



Sur quatre citations dans les Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase : à la mémoire d'Akira Unami

Takeshi Matsumura

► To cite this version:

Takeshi Matsumura. Sur quatre citations dans les Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase : à la mémoire d'Akira Unami. 2022. halshs-03586550

HAL Id: halshs-03586550

<https://shs.hal.science/halshs-03586550>

Submitted on 24 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLALICEUR

numéro 45

le 6 janvier 2022

Groupe de recherche
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises
du **C**entre et d'aill**EUR**s
(Tokyo)

contact : glaliceur2019@gmail.com

Sur quatre citations dans les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase* :
à la mémoire d'Akira Unami

Takeshi MATSUMURA

Comme chacun sait, Stendhal a glissé, dans son premier livre *Lettres écrites de Vienne en Autriche, sur le célèbre compositeur J^b. Haydn, suivies d'une Vie de Mozart et de Considérations sur Métastase et l'état présent de la musique en France et en Italie*¹ qu'il a publié sous le nom de Louis-Alexandre-César Bombet², une petite note en bas de page pour avouer qu'il a fait de nombreux emprunts pour le composer. Elle figure dans la « Lettre sur l'état actuel de la musique en Italie », et dans le contexte immédiat, elle est destinée à élucider une citation (« La simplicité, “cette droiture d'une ame qui s'interdit tout retour sur elle et sur ses actions”, est peut-être la qualité la plus rare en France³. »). Citons la note d'après l'édition originale de 1814 :

Fénelon. On n'a pas noté avec exactitude toutes les idées pillées. Cette brochure n'est presque qu'un centon⁴.

De multiples citations et allusions que contient ce « centon », qui s'intitulera dès 1817 *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*⁵, ont fait l'objet d'explications de la part des éditeurs – Daniel Muller⁶, Victor Del Litto⁷ et Suzel Esquier⁸ – et du traducteur Richard N. Coe⁹. Il en reste cependant quelques-unes qui ont besoin, me semble-t-il, d'observations complémentaires. Dans le présent article, je vais soumettre à la sagacité des lecteurs des remarques sur quatre citations.

Le premier cas à examiner est le passage que je viens de citer, à savoir la phrase que Stendhal attribue à Fénelon. Sauf erreur de ma part, aucun des éditeurs consultés¹⁰ n'a dit

¹ Ouvrage annoncé dans la *Bibliographie de la France ou Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, le 28 janvier 1815, n° 323. Dans les citations, sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

² Paris, P. Didot l'aîné, 1814.

³ *Ibid.*, p. 450.

⁴ *Ibid.*, p. 450.

⁵ Paris, P. Didot l'aîné, 1817.

⁶ Stendhal, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, Texte établi et annoté par Daniel Muller, Préface de Romain Rolland, Paris, Champion, 1914.

⁷ *Id.*, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, Texte établi et annoté avec un avant-propos par Daniel Muller, Préface par Romain Rolland, Postface et notes supplémentaires par Victor Del Litto, Genève, Editio-Service, 1970, Cercle du Bibliophile.

⁸ *Id.*, *L'Âme et la Musique, Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase, Vie de Rossini, Notes d'un dilettante*, Paris, Stock, 1999.

⁹ *Lives of Haydn, Mozart and Metastasio by Stendhal (1814)*, Translated, Introduced & Edited by Richard N. Coe, Londres, Calder, 1972 ; 2010.

¹⁰ Voir Daniel Muller, *op. cit.*, p. 395 ; Victor Del Litto, *op. cit.*, p. 530 ; Suzel Esquier, *op. cit.*, p. 321, note 1 de la p. 245 se borne à observer que « Stendhal a beaucoup lu Fénelon [...] ».

d'où elle venait. Richard N. Coe¹¹ ne l'a pas élucidée non plus. Peut-être ont-ils considéré que la source était tellement évidente qu'elle ne méritait pas d'être mentionnée. Toutefois, puisque tous les lecteurs ne sont pas aussi cultivés qu'eux, il n'aurait pas été superflu d'indiquer que la phrase remonte à un des opuscules spirituels de Fénelon, intitulé « Sur la simplicité¹² » ou « De la simplicité ». Sa première publication date de 1713. Ce texte, qui figure dans *Sentimens de piété, où il est traité de la nécessité de connoître & d'aimer Dieu*¹³, et que nous transmettent aussi différents manuscrits et éditions, commence par : « Il y a une simplicité qui est un défaut, & il y a une simplicité, qui est une merveilleuse vertu. » Son cinquième alinéa mérite d'être cité :

*La simplicité est une droiture de l'ame qui ôte tout retour inutile sur elle-même, & sur ses actions ; elle est différente de la sincérité ; la sincérité est une [p. 167] vertu au-dessous de la simplicité, on voit beaucoup de gens qui sont sinceres sans être simples ; [...]*¹⁴.

Dans d'autres publications qui contiennent l'opuscule, la première proposition que j'ai soulignée n'est pas tout à fait identique. En 1714, dans les *Entretiens spirituels sur divers sujets de piété*, on a comme variantes le verbe « retrancher », le pluriel « tous les retours inutiles » et l'article « les » dans « les actions », à la place d'« ôter », de « tout retour inutile » et de « ses actions » : « La simplicité est une droiture de l'ame qui *retranche tous les retours inutiles* sur elle-même, & sur *les actions*¹⁵. » Quatre ans plus tard, le tome premier des *Œuvres spirituelles de Messire François de Salignac de la Mothe-Fénelon*, donne toujours le verbe « retrancher » mais pour le reste il conserve le texte de 1713 : « La simplicité est une droiture de l'ame qui *retranche* tout retour inutile sur elle-même & sur ses actions¹⁶. » D'après ma petite enquête, les leçons « droiture d'une ame », « s'interdit » et « sur elle » de la version stendhalienne qui se substituent à « droiture de l'ame », « ôte » ou « retranche » et « sur elle-même » apparaissent pour la première fois dans l'*Éloge de Fénelon* que D'Alembert a lu le 17 mai 1777 à l'Académie française. Citons le passage qui pour cette raison attire notre attention :

¹¹ *Op. cit.*, p. 255.

¹² Voir Fénelon, *Œuvres, Édition établie par Jacques Le Brun*, Paris, Gallimard, 1983-1997, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., t. I, p. 676-687 et 1448-1450.

¹³ *Sentimens de piété, où il est traité de la nécessité de connoître & d'aimer Dieu ; de l'obéissance qui lui est dûë ; de sa Sainteté, &c. Et de plusieurs matieres des plus importantes, & des plus nécessaires pour la conduite des mœurs, & de la Vie interieure*, Paris, François Babuty, 1713, p. 166-188.

¹⁴ *Ibid.*, p. 166-167.

¹⁵ Paris, Florentin Delaulne, 1714, t. II, p. 240.

¹⁶ Anvers, Henri de La Meule, 1718, t. I, p. 205. C'est cette leçon qui figure dans l'édition citée de Jacques Le Brun, p. 677, qui a établi d'après deux copies manuscrites son « texte composite » (*ibid.*, p. 1448).

Fénelon a caractérisé lui-même en peu de mots cette simplicité qui le rendoit si cher à tous les cœurs. « *La simplicité, disoit-il, est la droiture d'une ame qui s'interdit tout retour sur elle & sur ses actions.* [...] » Dans ce portrait, Fénelon se peignoit [p. 287] lui-même sans le vouloir¹⁷.

Depuis que le secrétaire perpétuel de l'Académie française (1772-1783) a prononcé ce discours, la phrase a connu une large diffusion¹⁸ et elle est passée dans l'article *simplicité* de la troisième édition du *Dictionnaire universel de la langue française, avec le latin* de Pierre-Claude-Victoire Boiste¹⁹. Où l'a lue Stendhal ? Dans une des reproductions intégrales ou partielles de l'*Éloge de Fénelon*, ou chez Boiste, ou encore ailleurs ? Il est difficile de répondre à la question. En amateur de Fénelon²⁰ assez fervent, il a certes acheté en 1814 les dix volumes de ses *Œuvres complètes*²¹ « si nécessaires pour [ses] études de style²² », mais la citation peut venir difficilement de la lecture de ces volumes, car la version d'alembertienne avec ses trois leçons spécifiques (« droiture d'une ame », « s'interdit » et « sur elle ») ne s'y trouve pas²³. A-t-il inventé ces variantes à partir d'un des témoins de l'opuscule fénelonien sans connaître l'*Éloge* ? La coïncidence me paraît peu probable. Ainsi pourrait-on supposer que sa citation provient, non pas de Fénelon lui-même, mais de D'Alembert ou d'un des successeurs de celui-ci.

* * *

Le deuxième cas qui nous intéresse concerne Madame de Sévigné. Dans la « Lettre sur l'état de la musique en Italie », le narrateur confesse son peu d'estime envers les compositeurs de son temps auxquels il préfère leurs prédécesseurs. Ce faisant, il se réfère à l'épistolière qui, d'après lui, n'aimait pas trop les auteurs contemporains. Voici le passage d'après l'édition originale de 1814 :

¹⁷ *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française par M. D'Alembert, Secrétaire perpétuel de cette Académie*, Paris, Panckoucke et Moutard, 1779, p. 286-287.

¹⁸ Voir par exemple *L'Esprit des journaux français et étrangers*, t. IX, Paris, Valade, septembre 1778, p. 222 ; Fréron, *L'Année littéraire*, t. V, Paris, Mérigot le jeune, 1778, p. 114 ; *Calendrier moral*, Londres, Flon, 1794, p. 82, le 9 juillet ; *L'Esprit de l'Encyclopédie ou Choix des articles les plus agréables, les plus curieux et les plus piquants de ce grand Dictionnaire*, t. IV, Paris, Fauvel et Sagnier, an VII, p. 344 ; *Les Vies des anciens philosophes, avec un recueil de leurs plus belles maximes, Ouvrage posthume de M. de Fénelon*, Paris, Cussac, 1811, p. 2.

¹⁹ Paris, chez l'auteur, 1808, p. 692c : « droiture d'une ame qui s'interdit tout retour sur elle et sur ses actions ; FÉNELON. »

²⁰ Voir l'article « Fénelon, François de Salignac de La Mothe » de Jean-Jacques Hamm, dans Yves Ansel, Philippe Berthier et Michael Nerlich (dir.), *Dictionnaire de Stendhal*, Paris, Champion, 2003, p. 272.

²¹ Voir Victor Del Litto, *La Vie intellectuelle de Stendhal, Genèse et évolution de ses idées (1802-1821)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 485, note 33.

²² D'après l'expression de son *Journal*, le 22 septembre 1814, dans Stendhal, *Œuvres intimes, Édition établie par Victor Del Litto*, Paris, Gallimard, 1981-1982, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol. (= *OI*), t. I, p. 913.

²³ Voir *Œuvres complètes de François de Salignac de La Mothe Fénelon, archevêque-duc de Cambrai, Prince du saint Empire, Nouvelle édition, mise dans un nouvel ordre, revue et corrigée avec soin, précédée d'un Essai sur la personne et les écrits de Fénelon, et suivie de son Éloge historique par La Harpe*, Paris, Briand, 1810, 10 vol., t. IV, p. 210 : « La simplicité est une droiture de l'ame qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. »

Madame de Sévigné, fidèle à ses anciennes admirations, n'aimait que Corneille, et disait que Racine et le café passeraient²⁴.

Cette allusion n'a apparemment pas posé de problèmes aux éditeurs consultés, car ni Daniel Muller²⁵ ni Victor Del Litto²⁶ ni Suzel Esquier²⁷ ne l'ont commentée. Il en va de même pour Richard N. Coe²⁸. Ont-ils imaginé qu'en grand lecteur de l'épistolière, notre auteur se rappelait sans efforts la phrase qui lui avait plu ? Mais dans ce cas-là, ont-ils cru que tous les lecteurs sachent par cœur les lettres de Madame de Sévigné et qu'ils soient capables de dire immédiatement où celle-ci avait écrit la phrase citée ? Ce serait leur demander trop. D'ailleurs, ils auraient dû penser que Stendhal aurait bien pu la forger comme cela lui arrive de temps à autre.

À ma connaissance, ce n'est pas l'épistolière qui a dit que « Racine et le café passeraient », car ce n'est qu'une légende forgée après sa mort. En 1845, dans la troisième partie de ses *Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal, dame de Bourbilly, marquise de Sévigné, durant les premières conquêtes de Louis XIV*, Charles-Athanase Walckenaer fait une mise au point limpide sur le mot célèbre que l'on lui attribue. Citons son observation :

On lui a reproché [= à Madame de Sévigné] d'avoir manqué de discernement, et dans son admiration exclusive pour Corneille de n'avoir pas rendu justice à Racine. Tout le monde sait cependant aujourd'hui²⁹ qu'elle n'a jamais dit ni cité ces mots ridicules que lui prêtent Voltaire, la Harpe, et tant d'autres : « Racine passera comme le café ; » mais elle a dit « qu'il n'irait point plus loin qu'*Andromaque*. » Ce qui prouve seulement que cette pièce qu'elle loue avec effusion, et qui lui faisait verser des larmes, même lorsqu'elle la voyait jouer par une troupe de campagne, était, selon elle, le *nec plus ultra* du talent de Racine³⁰.

Et le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1840-1852) nous offre des renseignements nécessaires pour bien comprendre le point de départ de la légende. Dans ses lettres à Madame de Grignan, Madame de Sévigné parle parfois du café. Dans celle du 10 mai 1676³¹, elle ne se montre certes pas très enthousiaste de cette boisson,

²⁴ *Lettres écrites de Vienne en Autriche*, op. cit., p. 455.

²⁵ Op. cit., p. 399.

²⁶ Son édition citée des *Vies de Haydn, de Mozart et de Métaïstase*, p. 530.

²⁷ Op. cit., p. 246.

²⁸ Op. cit., p. 257.

²⁹ Sans doute grâce à Pierre Tiffon de Saint-Surin, « Notice sur Madame de Sévigné, sur sa famille et ses amis », dans *Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, t. I, Paris, J. J. Blaise, 1818, p. 106-107 et à Joseph-Adolphe Aubenas, *Histoire de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, Paris, A. Allouard, 1842, p. 261-268.

³⁰ Paris, Firmin Didot, 1845, p. 413-414 ; souligné par l'auteur.

³¹ Voir la lettre 509 du 10 mai 1676, dans Madame de Sévigné, *Correspondance, Texte établi, présenté et annoté par Roger Duchêne*, Paris, Gallimard, 1972-1978, Bibliothèque de la Pléiade, 3 vol., t. II, p. 290 : « Vous voilà donc revenue du café ; Mlle de Méri l'a aussi chassé de chez elle honteusement. Après de telles disgrâces,

qui servait de médicament à l'époque. Mais elle ne l'a pas pour autant abandonnée, car quatorze ans après, elle écrit le 29 janvier 1690 à sa fille qu'aux Rochers, elle aime bien prendre du « café au lait » – expression toute récente et partant inconnue d'elle³² –, approuvé par Dubois (médecin de Madame de La Fayette) et le médecin ordinaire du roi, Pierre Alliot. Voyons comment elle présente ce remède :

Nous avons ici de bon lait et de bonnes vaches. Nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer de ce bon lait, et de le mêler avec du sucre et de bon café ; ma chère enfant, c'est une très jolie chose, et dont je recevrai une grande consolation ce carême. Dubois l'approuve pour la poitrine, pour le rhume, et c'est, en un mot, ce lait *café* ou ce café *laité*³³ de notre ami Alliot³⁴.

Ce passage détrompe les gens qui s'imaginent que Madame de Sévigné a dit que la mode du café passerait rapidement. Quant à Racine, l'expression qui a causé une confusion se trouve dans la lettre qu'elle a adressée à sa fille le 16 mars 1672. Elle y exprime son avis sur *Bajazet*, qui lui paraît moins bon qu'*Alexandre* et *Andromaque*. En même temps, elle se défend de comparer Racine et Corneille :

Le personnage de Bajazet est glacé. Les mœurs des Turcs y sont mal observés ; ils ne font point tant de façons pour se marier. Le dénouement n'est point bien préparé ; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables ; et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine ; sentons-en la différence. Il y a des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*³⁵.

Quoique l'épistolière juge Racine inférieur à Corneille, elle ne dit pas que sa réputation sera éclipsée rapidement. C'est l'expression « ne pas aller plus loin... » qui conduira certains auteurs ultérieurs à interpréter un peu vite son opinion littéraire. D'abord, dans *Le Siècle de Louis XIV* (1751), Voltaire raconte comment Racine n'a pas eu de succès

peut-on compter sur la fortune ? Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit ; il en faut toujours revenir là. »

³² Le syntagme est attesté depuis 1685, voir *Traitez nouveaux & curieux du café, du thé et du chocolate, Ouvrage également nécessaire aux Medecins, & à tous ceux qui aiment leur santé* par Philippe Sylvestre Dufour, Lyon, Jean Girin et B. Riviere, 1685, p. 143 : « Un celebre Medecin de Grenoble [= Monin], a employé depuis quelques années le *Café au lait* & en a fait de fort belles Cures. » Cette attestation, relevée par Raymond Arveiller, *Addenda au FEW XIX (Orientalia)*, Tübingen, Max Niemeyer, 1999, p. 234, antedate le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg, Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol. (= FEW), t. XIX, p. 78b, s.v. *kahve*.

³³ Si le syntagme *lait café* figure en 1685 chez Philippe Sylvestre Dufour, *op. cit.*, p. 143-144 : « Pour répondre à ce que vous souhaitez de sçavoir au sujet du *lait Café*, je vous diray qu'il y a cinq ou six années que j'en fais user dans toutes les maladies, où nous avons accoutumé d'ordonner le lait », il me semble que le syntagme *café laité* est une création de l'épistolière.

³⁴ Lettre 1190 du 29 janvier 1690, dans Madame de Sévigné, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 824 ; souligné par l'auteur.

³⁵ Lettre 254 du 16 mars 1672, *ibid.*, t. I, p. 459 ; titres soulignés par l'auteur.

de son vivant et comment un certain esprit de parti lui a préféré Corneille. Et comme exemple du manque de discernement, il évoque Madame de Sévigné et mentionne le café :

Mme de Sévigné, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que Racine *n'ira pas loin*. Elle en jugeait comme du café, dont elle dit *qu'on se désabusera bientôt*. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent³⁶.

Un quart du siècle plus tard, le philosophe revient dans sa « Lettre de M. de Voltaire à l'Académie française³⁷ » à cet esprit de parti qui aurait empêché Madame de Sévigné d'apprécier Racine à sa juste mesure. La comparaison avec le café s'y retrouve comme on peut s'y attendre :

Si nous avons été indignés contre madame de Sévigné qui écrivait si bien, et qui jugeait si mal ; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire que *la mode d'aimer Racine passera comme la mode du café* ; jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une personne aussi instruite que vous ne rende pas justice à l'extrême mérite d'un si grand homme³⁸.

La proposition qu'a souligné l'auteur était assez frappante pour être recueillie par des lecteurs assidus de ses écrits. Parmi ces successeurs, celui qui nous intéresse le plus est La Harpe, puisque Stendhal a noté dans son *Journal* du 1^{er} mai 1801 qu'il avait « beaucoup lu Laharpe » et qu'il avait « lu les tomes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII de son *Lycée*³⁹ ». Parmi ces huit volumes, c'est le septième qui contient un passage digne d'être rappelé :

Une autre remarque à faire sur madame de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugemens, parce que notre style est notre esprit, et que nos jugemens sont souvent l'esprit des autres, surtout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion : les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices : de là celles de Madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'*il passera comme le café*⁴⁰.

³⁶ *Le Siècle de Louis XIV*, chapitre XXXII « Des beaux-arts », dans Voltaire, *Œuvres historiques*, Édition présentée, établie et annotée par René Pomeau, Paris, Gallimard, 1957, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1011-1012 ; souligné par l'auteur.

³⁷ Référence signalée par Catherine Montfort Howard, *Les Fortunes de Madame de Sévigné au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Tübingen, Gunter Narr et Paris, Jean-Michel Place, 1982, p. 60.

³⁸ « Lettre de M. de Voltaire à l'Académie française, 1778 », dans *Œuvres complètes de Voltaire*, Imprimerie de la société littéraire-typographique (Kehl), 1785, t. VI, p. 262 ; souligné par l'auteur.

³⁹ *Journal*, OI, t. I, p. 4 ; voir aussi Victor Del Litto, *La Vie intellectuelle de Stendhal*, *op. cit.*, p. 29.

⁴⁰ La Harpe, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, t. VII, Paris, H. Agasse, an VII, p. 326 ; souligné par l'auteur.

Ici La Harpe se base apparemment sur la « Lettre de M. de Voltaire à l'Académie française » en se servant de termes qu'il y a trouvés : « prévention » et « passer comme le café ». Le verbe « passer » figure aussi dans la « Lettre sur l'état actuel de la musique italienne » que l'on a citée plus haut et cela nous suggère que probablement Stendhal s'est inspiré du *Lycée*. Certes, dans son *Journal* du 30 brumaire an XIII, il avait proclamé qu'il fallait « *Délaharpiser et dégagnoniser* [son] *goût*⁴¹ », mais il ne me paraît pas si extravagant de supposer qu'il conservait des traces de sa lecture intensive en composant son premier livre de 1814. Cet exemple pourra être versé dans le dossier toujours ouvert sur « Stendhal lecteur de La Harpe ».

* * *

Le troisième cas à examiner se lit aussi dans la « Lettre sur l'état actuel de la musique en Italie ». C'est un extrait attribué à Montesquieu. Cette fois, l'auteur met entre guillemets deux phrases en précisant qu'elles viennent de l'écrivain qu'il connaissait bien⁴². Sa présentation donne l'impression qu'il s'agit d'une citation textuelle. Voici l'alinéa qui nous intéresse, d'après l'édition originale de 1814 :

Montesquieu dit fort bien : « Si le ciel donnait un jour aux hommes les yeux perçans de l'aigle, qui doute que les règles de l'architecture ne changeassent sur-le-champ ? Il faudrait des ordres plus compliqués⁴³. »

Ces deux phrases constituent probablement une citation trop bien connue pour les stendhaliens, car ni Daniel Muller⁴⁴ ni Victor Del Litto⁴⁵ ni Richard N. Coe⁴⁶ ni Suzel Esquier⁴⁷ n'ont jugé nécessaire de les commenter. Il ne serait pourtant pas inutile de renvoyer à l'article de Barry Cumberland sur « Stendhal et le goût⁴⁸ » qui propose d'y voir « un souvenir de la Pensée 882 (Nagel), Pensée 982 (Pléiade) ou de l'*Essai sur le goût*. » En effet, on n'a pas affaire à une reprise textuelle d'un écrit de Montesquieu. Stendhal aurait sans doute résumé ce qu'il avait lu dans l'*Essai sur le goût, dans les choses de la nature et de l'art*, car cette œuvre posthume contient un paragraphe intitulé « Des plaisirs de notre ame », qui me paraît digne d'être rapproché. Citons le passage d'après l'*Édition stéréotype d'après le procédé de F. Didot* :

⁴¹ *Journal*, OI, t. I, p. 152 ; souligné par l'auteur. Voir l'article « La Harpe ou Laharpe, Jean-François de » d'Yves Ansel, dans *Dictionnaire de Stendhal*, *op. cit.*, p. 380-381.

⁴² Voir l'article « Montesquieu (Charles de Secondat, baron de la Brède et de) » de Béatrice Didier, *ibid.*, p. 462-463.

⁴³ *Lettres écrites de Vienne en Autriche*, *op. cit.*, p. 456.

⁴⁴ *Op. cit.*, p. 400.

⁴⁵ Voir son édition citée des *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, p. 530.

⁴⁶ *Op. cit.*, p. 258.

⁴⁷ *Op. cit.*, p. 247.

⁴⁸ Dans *Stendhal e Milano*, t. II, Florence, Olschki, 1982, p. 863-874, surtout p. 866.

Si notre vue avoit été plus foible et plus confuse, il auroit fallu moins de moulures et plus d'uniformité dans les membres de l'architecture ; si notre vue avoit été plus distincte et notre ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornements ; [...]⁴⁹.

Il ne serait pas impossible que notre auteur ait songé à ce passage quand il composait la « Lettre sur l'état actuel de la musique en Italie ». La transformation qu'a subie la source signifie-t-elle qu'il l'avait lue longtemps avant et qu'il ne s'en souvenait plus très bien ? Dans ce cas, l'aurait-il lue dans sa première publication qui est l'article *goût* de l'*Encyclopédie*⁵⁰ ? Quelle que soit sa source effective, le texte était certainement disponible à l'époque.

Il faut observer en outre que l'une des *Pensées* de Montesquieu à laquelle renvoie Barry Cumberland ne manque pas d'intérêt, parce qu'elle explique que dans l'architecture les Anciens ont découvert cinq sortes de proportions appelées « ordres », à savoir ordres toscan, dorique, ionique, corinthien et composite mais que pour une raison physique elles n'autorisaient aucun changement. Le morceau se termine par :

Cela fait qu'il est impossible de *changer les ordres*, d'en augmenter le nombre ou le diminuer, parce que ce ne sont pas des beautés arbitraires qui puissent être suppléées par d'autres. Cela est pris dans la nature, et il me seroit facile d'expliquer *la raison physique de ceci*, et je le ferai quelque jour⁵¹.

L'expression « changer les ordres » rappelle ce qui figurait dans la citation de la « Lettre sur l'état actuel de la musique en Italie », à savoir « les règles de l'architecture » qui ne « changent » pas et les « ordres » qui ne deviennent pas « plus compliqués » à moins que l'humanité ne possède les yeux de l'aigle. La « raison physique » pour laquelle on ne peut ni augmenter ni diminuer le nombre de ces « ordres » n'est pas expliquée dans ce fragment, mais l'*Essai sur le goût* semble y faire allusion comme on l'a vu plus haut. On dirait que Stendhal a réuni les deux réflexions de Montesquieu consignées dans deux œuvres distinctes.

Seulement, ses *Pensées* sont longtemps restées manuscrites. Ce n'est qu'en 1899 et 1901 qu'elles ont fait l'objet d'une édition presque intégrale, grâce au travail d'Henri

⁴⁹ Dans *Œuvres mêlées et posthumes de Montesquieu*, t. I, Édition stéréotype d'après le procédé de F. Didot, Paris, Didot, 1807, p. 145.

⁵⁰ Voir *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot et D'Alembert, t. VII, Paris, Briasson, David l'aîné, Le Breton et Durand, 1757, p. 761b-767b, surtout p. 762b. Voir aussi l'édition récente de Catherine Volpillac-Augier sur le site de *Montesquieu, Bibliothèque et éditions*, Lyon, ENS de Lyon, 2020 (<https://montesquieu.huma-num.fr/editions/genres-divers/essai-sur-le-gout/presentation>).

⁵¹ Pensée « 982 (882) », dans *Pensées et fragments inédits de Montesquieu publiés par le baron Gaston de Montesquieu*, Bordeaux, Gounouilhou, 1899-1901, 2 vol., t. II, p. 76-77 ; la citation est à la page 77. L'éditeur effectif est Henri Barckhausen.

Barckhausen⁵². Le morceau en question était-il parvenu à Stendhal par quelque chemin qui nous échappe ? Je n'ai pas trouvé jusqu'ici de réponse à la question. En attendant, on se borne à rappeler que dans son *Essai sur le goût*, Montesquieu parle d'un « bâtiment d'ordre gothique » dont « la confusion des ornements fatigue par leur petitesse » à l'opposé de l'architecture grecque qui a « les divisions qu'il faut, et autant qu'il en faut pour que *l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer*⁵³ ». Si l'on prend en considération ce développement, le remplacement du substantif « ornements » par « ordres » pourra s'expliquer par la proximité des deux termes dans la source.

* * *

Le quatrième et le dernier cas qui nous intéresse est moins difficile à élucider. Il s'agit de deux vers qui figurent dans la XVII^e des « Lettres sur le célèbre compositeur Haydn ». En parlant de *La Création* de ce dernier, le narrateur décrit le début de sa seconde partie, consacrée à la création des oiseaux. Citons le contexte d'après l'édition originale :

Les caractères différens de cet air indiquent bien l'aigle audacieux, qui, à peine créé, semble quitter la terre et s'élancer vers le soleil ; la gaieté de l'alouette :

C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !

Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.

les colombes amoureuses, et enfin le plaintif rossignol. Les accens du Chantre des Nuits sont imités avec toute la fraîcheur possible⁵⁴.

Le passage n'est pas une traduction littérale de l'ouvrage de Giuseppe Carpani⁵⁵, chez qui on ne trouve pas ces deux lignes. Celles-ci sont pourtant probablement si célèbres pour les stendhaliens que ni Daniel Muller⁵⁶ ni Victor Del Litto⁵⁷ ni Richard N. Coe⁵⁸ ni Suzel Esquier⁵⁹ n'ont jugé nécessaire de les annoter. Sont-elles connues de tous les lecteurs ? On peut en douter. Si je ne m'abuse, elles viennent du « Premier Chant » de *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises* de Jacques Delille. L'évocation des « vispe lodolette » chez Giuseppe Carpani paraît avoir suscité cette citation. Toutefois le poète n'y parlait pas particulièrement de la Création, parce qu'il s'agissait d'une scène de chasse, comme on le voit dans le contexte :

⁵² Voir l'article « *Pensées* » de Catherine Volpilhac-Augier dans *Dictionnaire Montesquieu*, *op. cit.*, consultable sur le site internet : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/fr/article/1376399996/fr/>.

⁵³ *Essai sur le goût*, édition citée de 1807, p. 153-154. Voir aussi l'article cité de l'*Encyclopédie*, t. VII, p. 763b.

⁵⁴ *Lettres écrites de Vienne en Autriche*, *op. cit.*, p. 219.

⁵⁵ Voir *Le Haydn ovvero Lettere su la vita e le opere del celebre maestro Giuseppe Haydn* di Giuseppe Carpani, Milan, Candido Buccinelli, 1812, p. 178 : « da principio l'aquila regina slanciasi a volo incontro al sole ; *succedono le vispe lodolette*, poi le innamorate colombe ed il querulo usignuolo ; di tutti questi canori cittadini del bosco voi sentite, mercè l'imitazione talor fisica, talor simulata, il canto benissimo espresso. »

⁵⁶ *Op. cit.*, p. 191.

⁵⁷ *Op. cit.*, p. 522.

⁵⁸ *Op. cit.*, p. 120 où il les traduit en anglais.

⁵⁹ *Op. cit.*, p. 124.

Aux habitants de l'air faut-il livrer la guerre ?
 Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
 Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
 Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
 Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière ?
 C'est le vanneau plaintif, errant sur la bruyère :
*C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !
 Tu meurs en préludant à tes tendres concerts*⁶⁰.

Doit-on reprocher à Stendhal d'avoir enchâssé inopinément deux lignes de Delille sans trop réfléchir sur leur contenu originel ? Il me semble plutôt que son histoire de *La Création* de Haydn est construite avec des références continues à l'œuvre du poète. Pour expliquer comment cet oratorio est née, Giuseppe Carpani disait seulement que Gottfried van Swieten avait proposé au compositeur de créer « un *oratorio* tutto di genere descrittivo⁶¹ ». En revanche, l'auteur des « Lettres sur le célèbre compositeur Haydn » ajoute à leur discussion le nom du poète. Voici comment il décrit la scène :

Il [=Gottfried van Swieten] fit observer à son ami [= Haydn] que, quoique l'on rencontrât dans les œuvres des grands maîtres quelques traits épars de ce genre descriptif, cependant ce champ restait tout entier à [p. 201] moissonner. Il lui proposa d'être le *Delille* de la musique, et l'invitation fut acceptée⁶².

Cet ajout n'est probablement pas vide de sens, car en mettant en parallèle la poésie descriptive et la musique descriptive, Stendhal n'a pas perdu de vue l'œuvre de l'abbé. Les deux vers cités comme en passant sont là pour confirmer ce parallélisme.

On se souvient de la lettre de Stendhal à Pauline, le 22 août 1802, dans laquelle il qualifiait *L'Homme des champs* d'« un pauvre ouvrage⁶³ » en lui disant qu'il valait mieux lire tout le temps Racine et Corneille. Le mépris qu'il affichait ainsi pour le poème de Delille nous conduirait peut-être à imaginer que l'on n'a pas besoin de le bien connaître quand on étudie Stendhal. La note de Suzel Esquier sur l'abbé : « modèle du rimeur froid et sans talent que Stendhal oppose régulièrement aux poètes véritables⁶⁴ » renforcerait cette impression. Toutefois, il ne serait pas si absurde de supposer que notre auteur avait probablement lu son poème avant d'en parler à sa sœur. Il l'aurait même appris par cœur

⁶⁰ Strasbourg, Levraut, 1800, p. 44.

⁶¹ Giuseppe Carpani, *op. cit.*, p. 164 ; souligné par l'auteur.

⁶² *Lettres écrites de Vienne en Autriche*, *op. cit.*, p. 200-201 ; souligné par l'auteur.

⁶³ Stendhal, *Correspondance générale*, Édition Victor Del Litto avec la collaboration d'Elaine Williamson, de Jacques Houbert et de Michel-E. Slatkine, Paris, Champion, 1997-1999, 6 vol., t. I, p. 60.

⁶⁴ *Op. cit.*, p. 294.

comme l'aurait fait un « young Frenchman » de *The New Monthly Magazine*⁶⁵, qui désirait « faire des vers corrects et assez bons au premier coup d'œil⁶⁶ ». Autrement, comment peut-on expliquer que deux vers de *L'Homme des champs* surgissent d'une courte mention de petites alouettes frétilantes de Giuseppe Carpani ? La culture littéraire de Stendhal recèle encore des surprises.

Naturellement mes quatre remarques étant toutes hypothétiques, il sera indispensable qu'elles soient examinées et éventuellement remises en cause. J'espère du moins qu'elles amèneront certains amateurs de Stendhal à relire son premier livre *Lettres écrites de Vienne en Autriche*, tout en regrettant qu'Akira Unami, décédé le 6 janvier 2021, ne puisse plus me dire ce qu'il en aurait pensé.

⁶⁵ Selon l'expression que Stendhal a utilisée dans « Foreign Publications », dans *The New Monthly Magazine*, le 1^{er} mai 1823, p. 125b.

⁶⁶ D'après le texte français de l'article anglais cité, voir Stendhal, *Paris-Londres, Chroniques, Édition, présentation et traduction* de Renée Dénier, Paris, Stock, 1997, p. 115.